

L'aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 51

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

24 fév. 2019

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LÉON BLOY.

La carte et le territoire

Au contraire de la langue articulée, le langage cartographique n'a pas su parvenir à une pureté suffisante pour être lisible par plus d'une moitié du genre humain (par courtoisie, et par crainte de tomber sous le coup de la censure, on ne dira pas de quelle moitié il s'agit). En effet, les cartographes ont été longtemps tenus de se plier aux contraintes de la réalité. Il faut que cela cesse, et que les territoires s'adaptent à la carte, plutôt que l'inverse.

Lorsque les hommes préhistoriques ont inventé le langage, on peut supposer que leurs premiers essais ressemblaient à une suite de borborygmes et d'onomatopées, dont l'inconvénient majeur était le manque de clarté. Par exemple, une phrase telle que : « *Ouah-ouah ouin-ouin miam-miam* » pouvait dire aussi bien « le chien gémit parce qu'il a faim » que « le chien a mangé le bébé ». C'est pourquoi on s'est peu à peu éloigné de la méthode imitative, si bien que le proverbe : « *Ouah-ouah grrr plouf glou-glou* » s'énonce aujourd'hui ainsi : « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. »

Ce simple exemple permet de mesurer à quel point le langage s'est dégagé du réel pour tendre vers l'abstraction. Dans un premier temps, le langage y a gagné en clarté. Mais le stade suprême de cette évolution a été atteint grâce à la méthode structuraliste, dont la devise, inspirée de Boileau, pourrait être : « Ce qui se conçoit bien s'énonce obscurément. »

Le structuralisme consiste à ne plus observer la manière dont la langue rend compte de la réalité, mais à l'étudier selon sa logique interne, ce qui donne l'occasion aux critiques adeptes de cette méthode de faire dire à un auteur toutes sortes de choses auxquelles il n'avait pas pensé, ce qui a beaucoup enrichi le travail des critiques, il faut en convenir. A ceux qui ignorent tout du structura-

lisme, je conseillerais simplement de consulter un manuel scolaire moderne : s'ils n'y comprennent goutte, c'est que l'auteur est structuraliste. Si ce qu'ils comprennent est inepte, c'est pareil.



Ce passage du réel à l'abstraction avait commencé dans la peinture, qui a été la première à s'affranchir de l'idée que l'art était un langage destiné à rendre compte de la vulgaire réalité. De *l'Enlèvement des Sabines* de David et *la Mort de Sardanapale* de Delacroix, on est passé à *Jaune rouge bleu* de Kandisky et *Carré blanc sur fond blanc* de Malévitch, avec pour étapes intermédiaires *Pluie, vapeur, vitesse* de Turner et *Impression, soleil levant* de Monet.

Si la cartographie est restée un art mineur, c'est qu'elle est restée prisonnière de l'objet qu'elle se proposait de décrire. Or, une carte de nulle part n'a pas moins de sens qu'un tableau qui ne ressemble à rien. Des efforts ont été accomplis dans la bonne direction, mais les résultats ont été lents, car l'épuration de la cartographie avait pour préalable la simplification du réel, autrement dit, la réorganisation du pays. C'est l'application du principe de Wilde : « La vie imite l'art. » On le constate tous les jours : l'appauvrissement de la langue par le structuralisme et de l'art par l'abstraction a conduit, par imitation, à l'indigence de la pensée comme de la sensibilité.

Cartes sur table

Il faut donc que le territoire s'adapte à la carte, et non plus la carte au territoire. Deux écrivains contemporains ont étudié cette évolution : un livre de Houellebecq s'intitule *la Carte et le Territoire*, et tout porte à croire que ce titre est lui-même tiré d'une expression que Dantec – autre analyste prophétique de la dissolution du monde réel et de son remplacement par une pure abstraction – emploie plusieurs fois dans *Villa Vortex* et *les Résidents*.

Certes, d'immenses progrès ont été accomplis en ce sens depuis l'époque où la France se composait de provinces rassemblées au fil du temps, de gré ou de force, sous l'autorité de la couronne de France. On disait alors *les provinces* parce qu'elles étaient plusieurs, mais surtout parce qu'elles étaient diverses par la forme, la taille, la langue, les lois et les régimes fiscaux.

Dresser une carte lisible d'un pays organisé de la sorte – s'il est permis de parler ici d'organisation – était une tâche insurmontable. Par bonheur, la révolution a transformé cet assemblage de provinces en nation « une et indivisible », au sein de laquelle la loi est « la même pour tous », au moyen de l'abolition des privilèges, c'est-à-dire des bornes qui faisaient obstacle à la toute-puissance de la capitale. Les provinces renoncèrent donc à leurs privilèges et, de ce fait, elles disparurent, de même qu'ayant renoncé aux leurs, les nobles perdirent le droit de vivre.

Ceux qui s'étaient donné pour mission de façonner une nation conforme à la raison rédigèrent une « déclaration des droits de l'homme » qui est, dans son genre, une œuvre structuraliste avant la lettre, et ils partagèrent le pays en quatre-vingt-cinq parties égales. Leur intention première était de le découper en carrés. En y renonçant, ils retombèrent dans les inconvénients de la ligne sinueuse. Il existait pourtant une solution intermédiaire, qui était un découpage en hexagones, fi-

gures mieux adaptées à la configuration générale du pays, et tout aussi compatibles que le carré avec l'esprit géométrique et philosophique.

Une fois que Paris fut devenu la source de tous les pouvoirs, de toutes les lois et de toutes les modes, *la province* naquit, offrant à Balzac un vaste terrain d'étude. Elle était plongée dans une obscurité qui s'épaississait au fur et à mesure qu'on s'éloignait des grandes lignes de chemin de fer pour s'approcher des localités desservies par de simples tortillards, dont le nom évoque à merveille les circonvolutions que les obstacles naturels et les mouvements du terrain rendaient encore nécessaires.

Terra incognita

Tout cela n'est plus d'actualité depuis que le pays n'est plus qu'une suite de *territoires*, mot consacré une fois pour toutes par le discours prononcé en décembre dernier par l'ancien élève de M^{me} Trogneux, successeur, à la présidence de la république, de l'ancien amant de M^{me} Royal.

Les territoires, c'est ainsi qu'on appelait les réserves accordées autrefois aux derniers peaux-rouges ; c'est aussi le périmètre invisible que les loups, les renards, les belettes et autres carnassiers délimitent en déposant leurs crottes de loin en loin au pied des arbres. Mais ce territoire, qui se subdivise en zones et en espaces, n'est pas sauvage : il faut donc l'aménager.

Les voies de circulation qui desservent l'hexagone rayonnent à partir d'une capitale qui elle-même rayonne sur le monde. Leur tracé naturel est, de toute évidence, la ligne droite. Pour s'approcher de cette figure idéale, les ingénieurs chargés de cette tâche ont eu l'idée géniale de relier ces lignes droites entre elles par d'innombrables ronds-points qui permettent d'éviter les localités que leur taille et leur configuration rendent indignes d'être l'étape d'un déplacement, sauf de la part de citoyens désireux d'accorder un coup d'œil à ce monde disparu (s'il s'agit d'une zone touristique) ou au monde sauvage (dans le cas d'un espace naturel).

Mais quand la carte devient lisible, le territoire devient invivable. Et c'est justement sur ces ronds-points que les indigènes qui hantent encore les territoires se sont réfugiés, comme des naufragés sur un radeau. Le gouvernement n'a pas d'abord voulu croire qu'il s'agissait d'une manifestation de mécontentement. Il a cru de bonne foi que ces rassemblements étaient le prélude à l'exode massif auquel l'opération doit aboutir. Car dès lors que le territoire n'est plus qu'une carte, les gens ne sont plus que des pions. ■